

BERTRAND
LE CHATAIN

Paul Manacœur



Bertrand Le Chatain

Paul Manacoeur

© Bertrand Le Chatain, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4329-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est une fiction historique, où le réel et l'imaginaire s'entrelacent.

La plupart des personnages et les faits rapportés sont imaginaires : toute ressemblance entre Paul Manacœur et des personnes ayant réellement existé est fortuite.

Le héros évolue parmi des personnages historiques - comme Georges Pompidou et Jacques Chirac - qui sont, eux, bien réels. Les agissements et propos qui leur sont prêtés sont fictifs, à l'exception des discours de Georges Pompidou auxquels il est fait référence.

*À vous trois : Caroline, Chloë, Emma
Vous êtes ma raison d'être*

...Et quant à l'action politique, n'a-t-elle pas, elle aussi, le verbe comme instrument privilégié, et n'est-ce pas avec des mots que l'on entraîne les hommes ?

Georges POMPIDOU, *Poésie et Politique*

Je croirai à cette assimilation de l'amour aux joies purement physiques (à supposer qu'il en existe de telles) le jour où j'aurai vu un gourmet sangloter de délices devant son mets favori, comme un amant sur une jeune épaule.

De tous nos jeux, c'est le seul qui risque de bouleverser l'âme, le seul aussi où le joueur s'abandonne nécessairement au délire du corps. Il n'est pas indispensable que le buveur abdique sa raison, mais l'amant qui garde la sienne n'obéit pas jusqu'au bout à son dieu.

Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*

Neuilly, le 11 février 2018

Il est allongé sur un lit, à peine conscient. Ses traits sont fins, son allure a quelque chose de noble. Ses yeux sont ouverts, mais son regard se perd dans le vague.

Tout à l'heure, pour la première fois depuis qu'on l'a installé dans cette chambre, il a eu un bref moment de lucidité. Aveuglé par la lumière crue, il a contemplé avec stupeur cet environnement blanc qui lui était étranger.

Est-ce que... est-ce que je suis déjà passé de l'autre côté ?

Dans son crâne, c'était un tumulte sans ordre. Il a bien tenté d'assembler des bribes de pensées, mais celles-ci, chaque fois, se sont dérobées. Par moments, des éclairs de conscience lui ont permis de formuler le début d'un raisonnement cohérent, avant que tout se délite à nouveau et retombe dans le vide, sans écho.

Cette pente est confortable ; la tentation de s'y abandonner est forte. Toute sa vie, il a lutté pour être maître de lui-même, pour être en prise sur le monde. Aujourd'hui, l'envie de se laisser glisser n'en est que plus pressante. À quoi bon s'accrocher ? Il a fait son temps...

Et pourtant, il sent en lui une tension qui s'y oppose ; il en est le premier surpris. Pourquoi son corps épuisé refuse-t-il ce si confortable abandon ? Sans mots ni pensées cohérentes, il sonde ses tripes, qui lui disent que c'est trop tôt, qu'il lui reste une chose à faire, à dire, une chose essentielle. Mais quoi ?

Malgré ses efforts, il n'arrive pas à s'en souvenir. Son esprit est confus ; et plus il essaye de mettre au point, plus cette intuition se dérobe, comme un mot qu'on a sur le bout de la langue.

Tout à l'heure, il a cru qu'il était tout près d'attraper cette idée qui virevoltait autour de lui comme un papillon. Mais elle s'est échappée et il s'est rendormi, épuisé.

Il y a maintenant quelqu'un qui veille à son chevet, penché sur un livre. Les

formes sont floues, alors il plisse les yeux et se concentre. Bientôt, il distingue un visage, un visage familier.

Elle ressemble tant à sa mère...

Elle le regarde ; elle semble effrayée.

Nerveusement, elle repousse derrière son oreille une mèche de cheveux qui tombait devant ses yeux.

Et tout à coup, la lumière se fit dans l'esprit de Paul Manacœur.

Première partie

*Les femmes sont amoureuses, et les hommes
solitaires.*

*Ils se volent mutuellement la solitude et
l'amour.*

René CHAR

I

Paris, le 9 novembre 1962 – Rue de Rivoli

Un vendredi soir, dans un Palais de la République. Ici plus que nulle part ailleurs, dans cette grande pièce majestueuse, le terme de « Palais » prend tout son sens. Nous sommes au Louvre, dans l'aile Richelieu qui abrite à cette époque le Ministère des Finances, dans le Saint des Saints : le bureau du Ministre.

Celui-ci est somptueusement aménagé : boiseries, meubles anciens, lourdes tapisseries, dorures... D'un côté, un grand bureau massif derrière lequel siège le Ministre, qui deviendra plus tard Président. Il est en bras de chemise – une longue semaine touche à sa fin – et lit une note. De l'autre côté de la pièce, autour d'une table, sont assis son directeur de cabinet, Michel Poniatowski, et Jean Serisé, l'adjoint de ce dernier ; eux ont gardé leur veston.

En cette fin de semaine, on arbitre, on tranche, on boucle les dossiers suffisamment avancés, et on pose les jalons de la semaine suivante. Les deux collaborateurs du Ministre attendent que celui-ci rende son verdict sur la énième version d'un projet de loi relatif à la création d'un fonds national pour la reconversion des salariés au chômage.

Valéry Giscard d'Estaing lit avec attention, annote de-ci de-là. Ce texte, dont la mise en œuvre n'aboutira qu'un an plus tard, est très important pour la modernisation de l'économie. Ayant achevé sa lecture, il referme la chemise cartonnée, et reste silencieux. Il regarde à tour de rôle, avec une moue pensive, ses deux collaborateurs qui retiennent leur souffle.

— Nous avons là, je crois, un bon texte, finit-il par lâcher d'un air satisfait. Excellent travail, Messieurs. Michel, envoyez cela à Matignon, en indiquant que je souhaite évoquer ce sujet avec le Premier Ministre dans les meilleurs délais.

— Très bien, Monsieur le Ministre, répond Poniatowski.

Après quelques secondes de silence, celui-ci reprend :

— Ce qui constitue une parfaite transition vers le point suivant...

— Ortoli nous demande de lui fournir un conseiller économique, enchaîne Jean Serisé.